

Des militaristes à l'épreuve de la guerre : les difficiles lendemains des « préparatistes » (1918-1939)

Communication présentée dans le cadre du colloque « Et après ? Les retours de la Grande Guerre », organisé par l'IRHiS, les 13-14 Juin 2019 à Lille.

Introduction : préparer la guerre et la faire

Le 10 juin 1914, près de 10 000 jeunes défilent à Paris en uniformes et en armes, au jardin des Tuileries¹. Tous les ans depuis 1887, l'Union des sociétés de préparation militaire de France organise cette parade. En juin 1913, le président de la fédération Adolphe Chéron estime qu'il est « impossible de voir passer les jeunes gens de France sans penser à l'époque où leurs épaules devront être assez robustes pour porter sans fléchir le poids des responsabilités, sans vouloir que leurs muscles soient assez vigoureux, leurs sentiments et leur raison assez fermes pour remplir dans toute son étendue le devoir que dicte la sécurité nationale² ».

Des milliers de garçons ont ainsi suivi dans la décennie précédant 1914 une formation militaire avant même d'arriver à la caserne, encouragés par les gouvernements, qui mettent en place dès les années 1900 une législation favorable à cette pré-instruction des conscrits. Un brevet créé en 1908 octroie aux lauréats certains avantages (devancement d'appel, choix du régiment sous conditions, promotion plus rapide). Environ 50 000 brevets ont été accordés entre 1909 et 1914, et quelques 6 000 sociétés agréées par le gouvernement – dont une majorité d'associations « conscriptives³ » qui mêlent gymnastique, tir, instruction militaire et sport – encadrent au moins 200 000 jeunes à la veille de la guerre.

Il ne s'agit pourtant pas d'un mouvement préparant « la Revanche » ; au contraire, le projet affirmé est de défendre la paix, grâce à la dissuasion provoquée par l'image d'une nation armée, prête à se défendre, ce qui passe par l'amélioration de la vertu combattante de « la race ». Bien plus qu'une simple formation technique, c'est surtout un apprentissage de l'armée, une prise de contact avec une culture militaire, qui se transforme aisément au combat en culture de guerre. Au fond, c'est la préparation du consentement au devoir militaire qui est recherchée.

De nombreux « préparatistes », comme ils se désignent eux-mêmes, sont mobilisés et envoyés au front, tandis que beaucoup de leurs anciens élèves, particulièrement représentés dans les classes 1910-1915, sont tués lors du conflit. Le mouvement, au contact du feu, ne périclite pourtant pas. Au contraire, l'idée d'une armée forte se voit confortée. Les préparatistes voient dans la guerre une confirmation de leurs théories et veulent s'approprier une partie des lauriers de la victoire. La préparation militaire est ainsi institutionnalisée progressivement durant tout l'entre-deux-guerres. Les associations se réorientent néanmoins vers une éducation physique plus démilitarisée, faisant davantage de place aux exercices physiques, tandis que la concurrence avec les clubs de sport, qui se multiplie, fait lentement décliner le mouvement.

¹ *Le Soldat de demain*, 1er juillet 1914.

² Adolphe Chéron, *Discours de M. Adolphe Chéron*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1914, p. 275.

³ Pierre Arnaud, « La trame et la chaîne : le réseau des sociétés conscriptives (1870-1890) », *Sport histoire*, 1988, n° 1, p. 41-83.

La guerre des préparatistes est ainsi très particulière. Pendant près de trente ans, ils ont diffusé un discours patriotique qui glorifie le « culte du drapeau ». Véritables apôtres de la militarisation de la jeunesse, ils ont vu leur doctrine confrontée à la violence de la réalité. Leur retour de guerre est parcouru de contradictions, entre consécration, reconnaissance officielle et mémoire douloureuse.

Le cas emblématique de l'Union des sociétés de préparation militaire (USPMF), qui revendique en 1914 plus de 1 500 sociétés adhérentes et 400 000 membres, permet de s'y intéresser. Le parcours de son président Adolphe Chéron, prisonnier de guerre dès 1915, donne à voir un exemple des difficiles retours de guerre de ceux qui s'y étaient si ardemment préparés. Par leur engagement particulier, leur retour de guerre est long. Il faut attendre 1924 ou 1925, pour que la fédération commence à se tourner véritablement vers l'avenir, plutôt que vers le passé, mais « l'absence de démobilisation culturelle⁴ » reste manifeste durant tout l'entre-deux-guerres.

Préparer des soldats en revenant de la guerre

Les soldats d'hier forment les soldats de demain : la transmission d'une mémoire combattante

La mémoire de la guerre est omniprésente au retour des préparatistes, et se ritualise peu à peu. La cérémonie au monument aux morts devient un passage obligé. Les sociétés conscriptives sont d'ailleurs souvent associées aux inaugurations. Raviver la flamme du soldat inconnu devient aussi la conclusion presque naturelle de la fête annuelle de l'Union au jardin des Tuileries, le « soldat de demain » ravivant symboliquement le souvenir du soldat d'hier, lui-même héritier des soldats de l'an II⁵.

La référence aux anciens combattants devient ainsi un élément central de l'apprentissage d'une culture militaire. Les jeunes sont régulièrement mobilisés par la culpabilisation, dans la continuité de « l'injonction mémorielle » aux enfants durant le conflit⁶. Les morts sont eux-mêmes convoqués : « allons, chers amis, le poilu, du haut de son dernier observatoire, a les yeux fixés sur vous ; il vous voit, et vous dit "ai-je hésité moi⁷ ?" ».

Des visites aux champs de bataille sont organisés. Adolphe Chéron dirige personnellement une excursion dès le 28 septembre 1919 à Sainte-Marie-à-Py, en Champagne, où il a été lui-même blessé et fait prisonnier en 1915. 200 jeunes adhérents l'accompagnent : arrivés en train à trois heures du matin, ils subissent une marche de nuit, sous la pluie, éclairés par des fusées éclairantes, guidés par Chéron qui fait le récit terrible de la bataille. « Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu », raconte un des élèves⁸. La visite renouvelée en 1920 « laisse la certitude que les jeunes, si malheureusement une agression nouvelle se produisait, feraient leur devoir aussi simplement, mais aussi glorieusement, que ceux qui partirent en août 1914⁹ ».

⁴Bruno Cabanes, *La victoire endeillée : la sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Seuil, 2004, p. 479.

⁵*Le Soldat de demain* est la revue de l'Union, qui est reprend dès son origine la datation selon le calendrier révolutionnaire.

⁶Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, 437 p.

⁷*Le Soldat...*, *op. cit.* 15 février 1921, appel à la fête annuelle par Grison, directeur général de l'Union.

⁸*Ibid.*, novembre 1919.

⁹*Ibid.*, 15 octobre 1920.

La sortie édifiante s'institutionnalise au sein de la fédération, jusqu'à devenir une récompense offerte lors des concours. Par exemple en novembre 1923, les 123 meilleurs jeunes des sociétés du gouvernement militaire de Paris visitent Sainte-Marie-à-Py, Chéron leur racontant sur place la mort de Gugelmann, trésorier de l'Union, tué d'une balle dans la tête¹⁰. Les pèlerinages semblent s'arrêter en 1924, avec l'inauguration du monument aux morts aux armées de Champagne.

Le mouvement préparatiste avait toujours utilisé des références historiques : l'Antiquité et ses citoyens athlètes et soldats ; la Révolution, mythe fondateur de la nation en armes et de la vertu de la « race » ; le conflit de 1870, entre célébration des héros et justification de la préparation par la défaite ; enfin les combattants pour la « plus grande France » des conquêtes coloniales. Mais les pèlerinages suivant la Grande Guerre, aux champs de bataille puis aux monuments aux morts, révèlent un véritable changement de « régime d'historicité¹¹ » des préparatistes par rapport à la guerre : le passé lointain d'une guerre imaginée ainsi que l'avenir abstrait d'une guerre à venir sont désormais remplacés par la mémoire d'un conflit récent, intime et terrible, et la crainte d'un avenir immédiat et angoissant.

L'Union a en effet payé un lourd tribut. Plusieurs membres du conseil d'administration, composé à près de 90% d'officiers mobilisés dans l'active ou comme réservistes, sont morts au front¹². Le vice-président, le capitaine Rouffignat, a été tué dans la Somme dès septembre 1914. Le capitaine Rocher, de l'école de Joinville, directeur des cours de perfectionnement des instructeurs de l'Union, est tué en 1915. Gugelmann, aspirant, est tué à Perthes-lès-Hurlus en Champagne. Le capitaine Suart, qui organise les Congrès de l'Union, meurt en 1919 suite à une intoxication par les gaz¹³.

Il s'agit moins d'une brutalisation que d'une militarisation des dirigeants préparatistes, qui ont désormais réellement expérimenté les combats modernes, alors qu'ils se référaient, dans les années 1900-1910, à une guerre fantasmée qui n'aurait pas essentiellement changé depuis l'époque napoléonienne, ne connaissant l'armée, pour la grande majorité d'entre eux, que par leur passage à la caserne.

Le retour de guerre des préparatistes : un retour d'expérience

L'Union se réorganise, et intègre particulièrement les anciens combattants. Le lieutenant Auguste Thierry, plusieurs fois décoré, amputé du bras gauche, se voit par exemple offrir l'emploi de secrétaire administratif du conseil d'administration et de secrétaire particulier du président¹⁴. Plusieurs collaborateurs du *Soldat de demain* sont aussi recrutés parmi les anciens combattants, comme Rémy Roure, futur journaliste du *Temps*, et compagnon de cellule de Chéron en Allemagne.

La guerre est pour les préparatistes une sorte de consécration, une démonstration du bien-fondé de leur action. Louis Antériou, alors ministre des pensions, fait un discours très élogieux en 1925 sur le rôle de l'Union : « de même que vous avez formé les vainqueurs qui ont gagné la guerre, de même vous donnerez au pays la race vigoureuse et fortement trempée dont il a besoin pour son

¹⁰*Ibid.*, 20 novembre 1923.

¹¹François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2012, 321 p.

¹²44/50 membres du conseil d'administration sont mobilisés (les autres sont des vétérans de 1870). *Le soldat de demain*, annuaire 1923.

¹³*Le Soldat...*, *op. cit.* avril 1919.

¹⁴*Ibid.*, avril 1919.

relèvement¹⁵ ». Les anciens-combattants préparatistes sont ainsi particulièrement mis en valeur. Le président Chéron déclare avoir besoin « du concours des camarades qui, s'étant battus, savent de quelle trempe doivent être les âmes et les corps. Ceux-là sont qualifiés pour guider les adolescents qui viennent chercher dans nos sociétés la vigueur corporelle et l'énergie morale. Nous leur demandons de nous aider, parce qu'ils ont lutté pour la Patrie et pour le Droit, parce qu'ils savent comment on tombe pour un haut idéal, parce qu'ils ont mesuré et mis en œuvre les facteurs de l'entraînement corporel qui ont permis de supporter d'incommensurables fatigues¹⁶ ».

À bien des égards, le retour de guerre des préparatistes est donc aussi un retour d'expérience¹⁷, entre satisfaction des efforts entrepris avant la guerre, distanciation, et adaptation de l'enseignement aux réalités de la guerre moderne. A propos du défilé de la victoire, le colonel Converset déclare que « ces dix classes [1907-1918] sont celles qui avaient grandi sous nos yeux depuis 1900, dans les sociétés de préparation militaire, dans les sociétés de gymnastique et de tir, dans les sociétés sportives, sous le souffle ardent des apôtres de l'éducation physique, de l'éducation civique et du tir, qui ont tant contribué à la préparation de notre défense nationale en soudant le travail de l'école à celui du régiment. Ces dix classes étaient admirablement préparées au devoir qu'elles ont eu à remplir. Elles savaient ce qu'était ce devoir et quels sacrifices il exigeait¹⁸ ».

Plusieurs évolutions pratiques se dessinent néanmoins. D'abord, les préparatistes abandonnent très largement la préparation à la cavalerie, alors que c'était auparavant un enjeu important, l'Union ayant même lancé une revue spécialisée, *Le cavalier de demain*, qui disparaît après la guerre. Par ailleurs, l'enseignement dans les sociétés de préparation militaire se démilitarise, avec la quasi-disparition de l'entraînement aux manœuvres en uniforme et en armes. À l'inverse, l'accent est placé sur le sport, notamment l'athlétisme, avec des exercices physiques influencés par la « méthode naturelle » de Georges Hébert¹⁹. Enfin, l'instruction militaire technique est adaptée : le lancer de grenade devient primordial, tandis que l'autorité militaire crée en 1923 de nouveaux brevets de spécialité modernisés, comme « grenadier classé », « agent de liaison », « chars de combat », « lecteur au son », « opérateur manipulant télégraphiste²⁰ », et que l'Union cherche à former des pilotes d'avion en construisant un « stade aérien » à Romainville²¹.

Ce retour de guerre des préparatistes se caractérise donc par une absence de « démobilisation culturelle », et cette réaction, finalement assez commune, se trouve en phase avec le rôle social attribué aux combattants, celui d'un engagement social au service d'une régénération nationale²². Ce paradoxe montre bien l'état de la militarisation de la société française d'avant-guerre, continuée voire renforcée par le conflit, puisque rien ne vient remettre en cause leur doctrine ni leur pratique. Au contraire, une loi imposant une préparation militaire obligatoire est votée à la chambre le 24 mars 1921 (sans suites au Sénat), et l'Union est déclarée d'utilité publique par un décret du 2 août 1922.

En revanche, le retour de guerre des préparatistes se caractérise par une vision particulière des années 1920-1930. La vision eschatologique de la « der des der » est peu présente dans les milieux de

¹⁵*Le Soldat...*, *op. cit.*, 1er août 1925, pour la remise des prix du concours 1925.

¹⁶*Ibid.*, 1er octobre 1919.

¹⁷Christophe Prochasson, *1914-1918 : retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008, 430 p.

¹⁸*Le Soldat...*, *op. cit.*, août 1919.

¹⁹Georges Hébert, *L'éducation physique virile et morale par la méthode naturelle*, Paris, Vuibert, 1936.

²⁰Instruction ministérielle du 3 août 1923.

²¹*Le Soldat...*, *op. cit.*, 1er octobre 1923.

²²Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée*, *op. cit.*, p. 488-489.

l'Union ; c'est un pessimisme militariste qui prévaut. Cette idée d'une paix qui ne pourrait être garantie que par la force des armes demeure identique des années 1900 aux années 1930²³. Un des dirigeants de la fédération estime en 1932 que « si nos voisins se rendent compte que nous possédons des cadres de réserve instruits, et par suite des effectifs bien commandés, nous éviterons la guerre²⁴ ».

À l'inverse, certains éléments du mouvement d'avant-guerre abandonnent plus ou moins rapidement cette doctrine. La fédération des patronages catholiques (FGSPF) est étroitement associée dès l'origine à l'objectif de préparation militaire, et en retire une reconnaissance étatique dans les années 1920 ; mais elle s'en éloigne progressivement en se démilitarisant dans les années 1930²⁵. La prise de distance des milieux scolaires est encore plus marquée. La ligue de l'Enseignement, très investie dans les œuvres postsecondaires militarisées avant le conflit, à l'image d'un personnage comme Édouard Petit, se désintéresse complètement de ces questions, en faveur d'autres formes d'éducation physique et sportive.

Une mémoire de guerre douloureuse d'un préparatiste : Adolphe Chéron

Une guerre escamotée

Le cas du président Chéron (1873-1951) permet d'incarner la mémoire de ces préparatistes, à travers sa forte personnalité et son parcours particulier et documenté. Il commence sa carrière comme élève dans une société de gymnastique parisienne, la *Pro Patria*. Brillant athlète, il devient rapidement le moniteur de la société. Engagé volontaire, il se classe premier sur 178 de sa promotion à l'école de Joinville. De retour du régiment en 1894, promu sergent moniteur de l'école, il se lance dans le monde associatif préparatiste et gravit rapidement les échelons, en créant une Association nationale en 1899 dont il devient le président, avec l'idée de favoriser l'éducation physique militarisée plutôt que l'instruction militaire en elle-même. Parallèlement, il s'implique dans les réseaux de la ligue de l'Enseignement, de la franc-maçonnerie et du parti radical. Profondément républicain, il croit au projet d'une éducation totale des citoyens-soldats, de l'école jusqu'au régiment.

C'est donc un dirigeant associatif qui se construit une véritable influence politique. Il siège dans tous les groupes et les organismes ministériels liés à l'éducation physique, fréquentant régulièrement députés et ministres. Il développe une propagande très active, avec une ferveur d'apôtre, tel un véritable « entrepreneur de morale²⁶ » républicaine, qui n'est pas sans rappeler Gambetta. Il multiplie les déplacements, pour rencontrer sur place les dirigeants préparatistes et fonder des comités locaux de son Union. Il entreprend par exemple un impressionnant tour de France en 1911 : Bordeaux le 28 septembre, Mont-de-Marsan le 29, Pau le 30, Bayonne le 1er octobre, Toulouse le 2, Montauban le 3, Béziers et Montpellier le 4, Nîmes le 5, Marseille Toulon Nice le 8, Digne et Grenoble le 9, Lyon le 10, Mâcon et Dijon le 11, retour à Paris le 12 octobre²⁷ !

²³Bertrand Joly, « La France et la Revanche (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juin 1999, 46 (2), p. 325-347.

²⁴*Le Soldat...*, *op. cit.*, 15 mai 1932.

²⁵Fabien Grœninger, *Sport, religion et nation : la Fédération des patronages de France d'une guerre mondiale à l'autre*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 139.

²⁶Howard S. Becker, « Les entrepreneurs de morale », in *Outsiders*, Editions Métailié, 1985, p. 171.

²⁷*Le Soldat...*, *op. cit.*, 1er octobre 1911.

Pour lui, qui avait passé plus de vingt ans à répéter que « “la lutte pour la vie” détermine la destruction d'une espèce par une autre et, dans l'espèce humaine, met trop souvent aux prises les races différentes ; qu'il y a des réalités (...) [qui] peuvent nous obliger demain à faire de notre corps un rempart à notre frontière, à notre foyer, à nos sœurs, à nos filles, à nos mères, à nos libertés, à nos droits²⁸ », la guerre est comme l'aboutissement d'une carrière, le moment de vérité pour montrer sa valeur personnelle et prouver l'utilité de son engagement. Il est certainement un de ces combattants qui sont réellement partis la fleur au fusil, imprégnés de la mystique républicaine de la nation en armes²⁹. Son enthousiasme est cependant rapidement refroidi.

Il est d'abord affecté comme instructeur, en tant que capitaine de réserve, identifié par l'armée comme un spécialiste de l'éducation physique. Il est chargé du peloton des élèves officiers et de l'instruction des recrues, des engagés volontaires et des récupérés des classes 1914 et 1915. Ses supérieurs sont très contents de lui, et font tout pour le garder à ce poste, malgré ses demandes répétées pour partir au front. « Ceux qui l'ont façonné [le renfort] / ressentent l'amertume / de n'aller point montrer/ comme on marche à la mort. / C'eût été dignement couronner l'édifice / par l'exemple du sacrifice. / Mais un ordre, invoquant des devoirs de service, / a dit aux entraîneurs : vous ne partirez pas³⁰ ! », écrit-il dans un de ses recueils de poèmes, publié après-guerre. Son chef de bataillon justifie son refus de le muter à cause de ses compétences « d'instructeur et d'entraîneur de premier ordre³¹ ».

En avril 1915, il intègre enfin le 402e RI, l'un des nouveaux régiments formés pour l'offensive de Champagne. Il ne passe que trois jours au feu, du 27 au 30 septembre. Selon l'historique du régiment, il est à la tête d'une compagnie lorsqu'il participe à des combats extrêmement durs à Sainte-Marie-à-Py, tentant d'enlever la seconde ligne allemande dans une mare de boue, sous un feu nourri, venant y compris des batteries françaises. Son unité est quasiment anéantie, sa citation mentionnant des combats au corps à corps. Il est fait prisonnier, incapable de se défendre, après avoir été grièvement blessé à la main droite par un schrapnell.

S'ensuivent trente-neuf mois de captivité, à Vöhrenbach, Neisse, Chtchoutchine, au fort IX d'Ingolstadt - où il côtoie de Gaulle et le futur maréchal russe Toukhatchevski -, Würzburg, Ludwigshafen³². Selon son compagnon Rémy Roure, Chéron a été à moitié empoisonné dans un entrepôt d'obus de gaz avant de partir vers l'arrière, et il n'avait pas retrouvé l'usage de ses doigts. Il se révèle aussi très frondeur dans le camp, désobéissant et provoquant ses gardiens, faisant une grève de la faim pour exiger la fin de sa mise en isolement. Il s'adonne à la poésie et à la lecture, entreprend des travaux de traduction, pour tromper l'ennui³³ : « ici pas de d'inconnu, de tumulte de gloire, / pas d'honneur de lutter pour le cher territoire, / en des assauts victorieux. / L'air n'est plus déchiré par l'obus ni la bombe ! / Ici, dans le silence - ou presque - de la tombe, / c'est le calme, et c'est l'odieux³⁴ ! ».

²⁸Le 12 décembre 1909, in *Discours de M. Adolphe Chéron, op. cit.*, p. 108.

²⁹Michel Biard et Claire Maingon, *La souffrance et la gloire : le culte du martyr de la Révolution à Verdun*, Paris, Vendémiaire, 2018, 209 p.

³⁰Adolphe Chéron, *La lyre de fer*, 1925, p. 268.

³¹*Le Soldat...*, *op. cit.* janvier 1919.

³²*Annuaire du Soldat de demain*, 1923.

³³*Le Soldat...*, *op. cit.*, avril 1924.

³⁴Adolphe Chéron, *Barbelées*, Limoges, impr. Charles-Lavauzelle et Cie, 1924, p. 19.

Un retour de guerre entre consécration et culpabilité

Cette guerre escamotée, pour un représentant typique de la « fraction étroite³⁵ » des consentants, est une occasion manquée de se mettre complètement à l'épreuve et de se couvrir de gloire³⁶ : « n'ayant saisi qu'un faux cheveu, / au passage de la fortune, / après le baptême du feu / ce fut la cage inopportune³⁷ ».

Cette déception se double aussi d'un sentiment de culpabilité vis-à-vis des victimes, manifestation du « syndrome du survivant » décrit par les psychologues³⁸. Ainsi, Adolphe Chéron reçu par Poincaré le 14 décembre, avec le bureau de l'Union, en rentrant de captivité, explique que « [sa] joie la plus grande aurait été de faire la guerre dans les rangs des combattants jusqu'à la victoire. Puisque cette joie m'a été refusée par le destin, et puisque je n'ai pas eu l'honneur de tomber comme tant d'autres, je fais en votre présence, monsieur le président, et devant mes amis, le vœu de consacrer mes forces à la grandeur de notre pays », avant d'être promu chef de bataillon dans la foulée³⁹.

Dans son cas, la déception devant la réalité d'une guerre longtemps fantasmée, et la propagande intense faite pendant des années en faveur d'une idéologie du sacrifice et du martyr républicain, favorisent probablement ce sentiment de culpabilité. S'y ajoute le « temps de l'amertume » propre aux prisonniers de guerre⁴⁰, dont le retour est souvent douloureux, le captif étant suspect de lâcheté. Par exemple un de ses concurrents, Charles Cazalet, le président de la puissante fédération de gymnastique, lui adresse ce compliment empoisonné à son retour : « vous l'avez fait de loin, puisque les circonstances vous ont fait prisonnier dès le début, mais vous avez supporté vos épreuves avec la dignité d'un chef (...)»⁴¹.

D'un autre côté, la guerre est une consécration pour Chéron. Plusieurs fois candidats malheureux à la députation (1902, 1904, 1914), il est enfin élu avec l'étiquette radicale en 1919, dans la quatrième circonscription de la Seine, et vient siéger à la Chambre « bleu horizon ». Il s'investit fortement dans plusieurs commissions, notamment celle de l'armée, et devient l'un des spécialistes reconnus des questions d'éducation physique. Battu aux élections de 1924, il est réélu en 1928. Il devient même l'éphémère sous-secrétaire d'État à l'Éducation physique du 26 novembre 1933 au 30 janvier 1934, ce qui marque l'aboutissement de sa carrière politique. Refusant le Front Populaire, sa carrière politique se termine aux élections de 1936 face au candidat communiste Parsal.

« La France qui entre en guerre en 1914 est tout aussi pacifique qu'elle le sera en 1939⁴² » : la formule paradoxale de B. Joly décrit parfaitement l'attitude de Chéron. Sa doctrine préparatiste, résumée par l'adage « si tu veux la paix, prépare la guerre », ne semble pas significativement changer après le conflit. Si les modalités pratiques du mouvement évoluent, devant la montée en puissance du sport,

³⁵Frédéric Rousseau, *14-18, penser le patriotisme*, Paris, Gallimard, 2018, p. 354.

³⁶Tout comme d'autres prisonniers qui tentent de s'échapper comme de Gaulle ou Jacques Rivière. Annette Becker, *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, Paris, Hachette littératures, 2003, p. 127.

³⁷Adolphe Chéron, *La lyre de fer*, *op. cit.*, p. 85.

³⁸M. Porot, A. Couadau, et M. Plénat, « Le syndrome de culpabilité du survivant », *Annales médico-psychologiques*, 1985, vol. 143, p. 256-262.

³⁹*Le Soldat...*, *op. cit.*, janvier 1919.

⁴⁰Odon Abbal, *Soldats oubliés : les prisonniers de guerre français*, Bez-et-Esparon, E & C, 2001, p. 197.

⁴¹*Le Soldat...*, *op. cit.*, avril 1919.

⁴²Bertrand Joly, « La France et la Revanche (1871-1914) », *op. cit.*, p. 347.

son projet d'encadrement des loisirs des jeunes pour une éducation républicaine totale, de l'école au régiment, à des fins militaires, morales et hygiénistes, reste le même.

En revanche, Chéron est changé personnellement par la guerre. Il trouve un refuge dans une écriture fortement colorée de mélancolie. Il cherche aussi à promouvoir les arts dans sa fédération dans les années 1920, sur le modèle antique. Politiquement, il penche vers la droite, adhérant même un temps aux Croix-de-feu⁴³. Son lyrisme républicain et progressiste d'avant-guerre devient beaucoup plus cynique. Il dénonce ainsi ce qu'il voit comme l'utopie pacifiste, l'internationalisme et le communisme, tout en restant foncièrement anti-allemand : « si l'adversaire, un jour, ayant détruit ses armes, / nous tend les mains, prouvant qu'il ne sait plus haïr, / alors brisez ma lyre et raillez mes alarmes⁴⁴ ! » Il est ainsi dès le départ très hostile aux nazis et défend une diplomatie inflexible. Il reste à l'écart du régime de Vichy, et donne des indications durant les combats de la Libération, malgré son âge avancé, aux Forces Françaises de l'Intérieur, ce qui lui vaut la médaille de la Résistance.

Conclusion

Les cas des préparatistes et d'Adolphe Chéron sont donc intéressants à plusieurs égards. Ils posent d'abord la question du retour de guerre des authentiques « consentants », en offrant un observatoire privilégié de ces individus. La guerre est pour eux un aboutissement, une consécration et un moment de reconnaissance sociale, mais c'est aussi une épreuve qui provoque désillusions, douleurs voire un rejet complet des conceptions d'avant-guerre.

C'est aussi un retour d'expérience qui modifie les pratiques éducatives même si, au fond, les conceptions politiques restent relativement stables. Ces exemples montrent aussi l'absence de « démobilisation culturelle » des anciens combattants préparatistes, qui font tout leur possible pour transmettre une culture militaire, devenue expérience de guerre, aux générations suivantes. Comme un écho montrant la continuité des pratiques conscriptives sur un demi-siècle, l'Union fête son 50^e concours annuel, le 25 juin 1939, 25 ans après la mobilisation de la Grande Guerre, en présence du ministre Mandel⁴⁵ : « la valse des vingt ans⁴⁶ » s'apprête à recommencer.

⁴³Albert Kéchichian, *Les Croix-de-feu à l'âge des fascismes : travail, famille, patrie*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, 410 p.

⁴⁴Adolphe Chéron, *La lyre de fer*, *op. cit.*, p. 7.

⁴⁵*Le Soldat...*, *op. cit.*, juillet 1939.

⁴⁶Aragon, « La valse des vingt ans », in *Le Crève-Coeur*, Gallimard, 1941, p. 72.